

ART Grâce à l'aisance que lui a procuré la vie, le Vaudois Jean Claude Gandur traque la pièce rare.

Ethique et étiquette du collectionneur

DE RETOUR DE MARSEILLE
PHILIPPE VILLARD

«Vous avez vu cette dégringolade du titre *Glencore*?» Alors qu'il parcourt l'exposition «Migrations divines» qui présente, à Marseille, de nombreux trésors issus de sa collection, Jean Claude Gandur effectue un immense saut dans le temps. Car il est ainsi! Ecartelé entre les époques. Happé, côté raison, par le marché de ces matières premières qui ont fait sa fortune et appelé, côté cœur, par la très Haute Antiquité. Dans un domaine devenu également sensible à la spéculation et aux soubresauts de l'époque, Jean Claude Gandur avance, guidé par l'émotion esthétique, la recherche de la beauté, de la rareté, de l'exception sans doute. Mais pas à tout prix.

Embringué dans la «Genferei» de l'extension du Musée d'art et d'histoire où pourrait s'exposer – un jour – une partie de ses trésors, il a choisi de se poser un bas-relief cananéen sur la langue dès lors qu'il s'agit d'évoquer une affaire qui sera soumise à référendum le 28 février 2016. Mais celui qui a longtemps conjugué discrétion et collections n'hésite pas à «se lâcher» pour évoquer cette passion qui, sur un long chemin de vie, l'a conduit de Mycènes à mecène.

Rencontre toute en verbe.

COLLECTIONNER

«Jusque dans les années 2002-2003, je gardais mes objets pour moi. Ils étaient à mon domicile, j'en avais jusque sous mon lit et je connaissais si bien leur ordonnancement que je repérais de suite ceux qui avaient été déplacés, même un tout petit peu, par la femme de ménage. Si je ne les montrais pas, c'est aussi parce que j'avais peur du regard des autres.

Puis en quelques années d'intenses recherches, j'ai fait passer ma collection de 600 à 1300 pièces. J'ai fait aménager un espace souterrain dans ma maison. Ma collection «me bouffait» littéralement. J'allais de plus en plus loin dans le temps et j'acquerrais des objets de plus en plus volumineux, mais toujours d'un grand intérêt. Il y a cinq ou six ans, j'ai aménagé un lieu privé à Carouge, mais cette collection a



Jean Claude Gandur, érudit et captivant, a fait découvrir «Migrations divines» à une classe de Château d'Oex, issue de l'école qu'il avait lui-même fréquentée par le passé. Les jeunes vaudois étaient les invités de sa fondation. SP-AGNÈS MELLON

«On n'achète pas une pièce sur le marché «gris» sous prétexte qu'on la sauve de la destruction.»

JEAN CLAUDE GANDUR COLLECTIONNEUR D'ART

cessé d'être une affaire personnelle. Deux conservateurs s'en occupent et là aussi je repère aussitôt le moindre déplacement qu'ils ont opéré pour leurs recherches! Je ne travaille plus en amateur. C'est aussi pour cela, qu'à travers la Fondation Gandur pour l'Art, j'ai voulu donner aux collections une dimension internationale.»

EXPOSER

«Un jour, j'ai demandé à des conservateurs de «visiter» ma collection et ils ont aussitôt monté une exposition sous le titre «Reflets du Divin». Ce fut un pas décisif car cette manifestation a été un succès.

Maintenant, je vais aller plus loin: j'éprouve parfois l'impression que ces objets ne m'appartiennent plus car ils sont désormais vus!

Près de 160 pièces exposées dans le cadre de «Migrations divines» sont encore visibles pour quelques semaines. D'autres sont en prêt dans des musées au Japon. J'ai aussi des toiles de l'avant-garde européenne en prêt à Madrid... Faire plaisir en montrant de belles œuvres, en les expliquant, est un bonheur qui m'enrichit.»

ACHETER

«Trouver de «grands objets» est devenu plus rare et les prix se sont envolés. L'Antiquité grecque reste toujours très chère, il en va un peu différemment pour l'Antiquité romaine ou égyptienne. Mais, même pour des objets qui ont été produits en grande série comme les amulettes, les prix sont passés de 300 à 400 francs à près de 5 000 francs.

Dans les ventes aux enchères, je suis toujours représenté par un mandataire, je n'apparais jamais en personne, mais parfois, je n'arrive plus à suivre.»

EXIGER

«Il faut que nous, les collectionneurs, fassions preuve d'une obligation déontologique de plus en plus sévère. A la moindre suspicion sur une pièce, vous imaginez le désastre? C'est toute la collection qui est mise en question! Cette année, on m'a proposé un sarcophage romain. Une pièce de deux mètres de long ornée des douze travaux d'Hercule. Le truc sublime! Le collectionneur que je suis aurait dû acheter tellement il était magnifique. Mais avant la transaction, j'ai eu un doute. J'ai fait expertiser la pièce par des spécialistes incontestables qui m'ont enjoint à la plus grande prudence. Je l'ai donc refusée et quelque temps après, ce chef-d'œuvre a été revendiqué par la Turquie.

Au-delà du «coup de pub» involontaire que l'événement a projeté sur ma collection, cela signifie que les collectionneurs doivent faire l'effort de passer s'ils n'ont pas de certitudes absolues sur la provenance des œuvres.»

TRAFIQUER

«Aujourd'hui, certaines antiquités se paient du prix du sang. Mais les Etats ont contribué eux-mêmes au trafic. Jusqu'en 1961, l'Egypte a organisé des ventes aux enchères dans ses musées du Caire. Elle n'a cessé de délivrer des droits à l'exportation qu'en 1983.

Si vous ne pouvez pas produire de documents valides, l'Etat réclame les pièces. Leurs attachés culturels épulchent les catalogues des ventes aux enchères, les sites internet, les expositions pour s'informer et voir les œuvres exposées et, le cas échéant, demander leur retour.

On ne peut pas acheter des lots qui ne sont pas assez documentés car ce sont des pièces issues de trafic, de pillages. Elles émergent sur le marché après des années «d'oubli» pour masquer une provenance douteuse.»

PILLER

«On n'achète pas une pièce sur le marché «gris» sous prétexte qu'on la sauve de la destruction. Un collectionneur ne se substitue pas à la moralité d'un Etat car cette attitude entretient le pillage, que ce soit pour les grands ou les petits objets.

Les grands dorment, se font oublier pour se blanchir. Ils circulent entre antiquaires pour se constituer un dossier, une façade légale que voudraient renforcer quelques certificats notariés plus ou moins douteux. Puis, dans vingt ou vingt-cinq ans, ils seront mis sur le marché et proposés à une génération d'acheteurs qui se montrera moins vigilante, qui succombera à la tentation sans penser à mal.

Dans vingt ans, un acheteur de 35 ans se souviendra-t-il des pillages de sites qui ont eu lieu dernièrement en Syrie ou en Irak? Quant aux petits objets, ils constituent le pire dans l'économie du pillage car des terrains auront été massacrés pour les sortir. En achetant des choses pas très chères sur internet, beaucoup de gens peu informés favorisent la perte de mémoire. C'est à l'acheteur de dire non pour que le système s'arrête.»

D'un mouvement du doigt, Jean Claude Gandur met en veille le mobile, grand comme une tablette, qu'il n'a cessé de consulter au fil des vitrines. Car dans sa photothèque, il peut retrouver chaque pièce de sa collection. Et d'alertes en messages divers, l'outil lui permet aussi de ne pas se déconnecter du monde des affaires. D'un geste, il repasse d'un coup du cycladique au numérique et ne peut s'empêcher de penser «qu'après une chute comme ça, les marchés vont opérer une correction sur *Glencore*, non?»

BIO EXPRESSE

1949 Naissance à Grasse (Fr).

1950 Départ pour Alexandrie (EGY).

1961 Arrivée en Suisse.

1987 Création de son entreprise.

2001 Première exposition de la collection au Musée d'art et d'histoire.

2010 Création de la Fondation Gandur pour l'Art.

FONDATION

La Fondation Gandur pour l'Art a pour mission de préserver, enrichir et exposer les collections organisées selon trois axes.

L'archéologie, avec une prédominance pour l'art égyptien qui représente 50% d'un fonds de plus d'un millier de pièces. Le reste concerne les époques grecque, romaine, et les civilisations du Proche-Orient.

L'art moderne et contemporain, avec les avant-gardes européennes d'après-guerre (Cobra, nouveau réalisme...). Ce fonds rassemble près de 600 toiles.

Les arts décoratifs avec un ensemble de 400 œuvres et objets allant des 12e au 18e siècles.

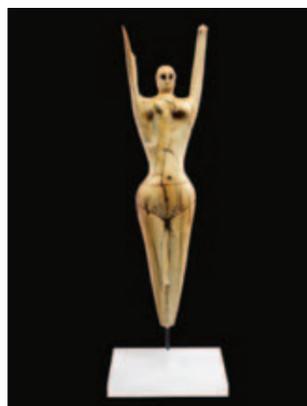
MIGRATIONS DIVINES
SELON J. C. GANDUR



Vajparani-Heracles, culture du Gandhara, 4e-5e siècles après J.-C. Terre cuite. «Comment un visage grec en vient à représenter, 700 ans après Alexandre le Grand, une figure du bouddhisme. C'est le beau symbole des 'Migrations divines' dont parle l'exposition.» SP-ANDRÉ LONGCHAMP



Alexandre le Grand Statuette équestre en bronze, Grèce, époque hellénistique. «Je suis fasciné par la technique, la finesse, la beauté de cette œuvre. Je n'ai qu'un rêve, ce serait de trouver un jour le cheval!» SP-ANDRÉ LONGCHAMP



Statuette de femme nue stéatopyge aux bras levés. Prédynastique égyptien ancien, Nagada I, ivoire d'éléphant. «Il y a la statuette mâle, toute aussi sexuée avec son étui pénien.» SP- SANDRA POINTET

INFO

«Migrations divines»

Visible jusqu'au 16 novembre au Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée de Marseille (Mucem), cette exposition a déjà attiré près de 150 000 visiteurs. Les œuvres qui représentent les grands polythéismes de l'Antiquité, attestent des rencontres entre les civilisations antiques du bassin méditerranéen. Alors que les conflits religieux occupent l'actualité et que des sites archéologiques sont détruits, elle rappelle ce qui nous rapproche depuis des millénaires et souligne le métissage dont sont issues nos croyances actuelles. Voir aussi:

www.mucem.org

www.fg-art.org